



**HAL**  
open science

## Une pascalienne catholique dans le Sud protestant : Flannery O'Connor et la pureté naturelle

Jacques Pothier

► **To cite this version:**

Jacques Pothier. Une pascalienne catholique dans le Sud protestant : Flannery O'Connor et la pureté naturelle. Van Ruymbeke Bertrand. Réforme et révolutions : hommage à Bernard Cottret, Editions de Paris, pp.217-226, 2012, 2846211698. halshs-00879250

**HAL Id: halshs-00879250**

**<https://shs.hal.science/halshs-00879250>**

Submitted on 4 Nov 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

"Une pascalienne catholique dans le Sud protestant:  
Flannery O'Connor et la pureté naturelle."<sup>1</sup>

Jacques Pothier, Université de Versailles St Quentin en Yvelines

*L'ancrage transatlantique de « Suds d'Amérique », laboratoire de l'université Versailles St Quentin en Yvelines, se double d'un ancrage local. Il n'est pas évident de trouver un lien entre le sud états-unien et ce philosophe de St Quentin à envergure mondiale que fut Pascal—c'est ce que ce texte tente d'explorer. Le territoire de St Quentin en Yvelines comprend en effet le site de Port-Royal, lieu d'autant plus spirituel que de l'autre côté du plateau le Roi Soleil s'est efforcé d'en effacer le maximum de trace matérielle. Le Musée de Port-Royal a souvent accueilli nos rencontres de recherche, y compris les séminaires d'initiation à la recherche destinés aux étudiants de master. Et notamment une journée d'études organisée par Bernard Cottret sur « Le Christianisme et l'homme naturel » au Musée de Port-Royal, le 10 juin 2006, avec la participation de Jean Malaurie.*

L'image des paysans du Deep South, du « Sud profond » américain en France est largement déterminée par l'un des plus célèbres ouvrages de la collection « Terres Humaines », *Louons maintenant les grands hommes* de Walker Evans et James Agee. Evans fixait sur la pellicule les figures hiératiques, figées dans la dignité, de ces petits blancs du Sud harassés de pauvreté et aux corps marqués par les travaux agricoles. Agee, écrivain catholique, cherchait à travers une écriture expérimentale travaillée par toute l'expérimentation de la modernité à élever ces paysans, à leur donner une stature épique. Réagissant au mépris dans lequel on tenait généralement les bouseux du Sud au début du siècle, le catholique Agee, renouvelait le message du Christ du Sermon sur la Montagne : bienheureux les humbles.

Flannery O'Connor est de cette même région du Sud. C'est la Géorgie, le pays de Scarlett O'Hara, l'héroïne d'*Autant en emporte le vent*. Mais O'Connor s'inscrit davantage parmi les pourfendeurs des mythes du Sud que parmi ses hérauts. Elle se sait en terre de mission: d'origine irlandaise, catholique très croyante, elle souligne fréquemment sa position d'« écrivaine catholique dans le Sud protestant », titre d'une de ses conférences que j'ai voulu parodier dans mon propre titre. Cette posture contradictoire, ce goût de souligner les paradoxes, on le retrouve comme ressort essentiel des deux romans et de la vingtaine de nouvelles (en deux recueils: 1955, et 1964, à titre posthume) qui constituent son œuvre, fulgurante mais brève. Pourtant ce titre choc est trompeur—mais c'est presque théologique chez elle: les mots paraissent trompeurs, jusqu'à ce qu'elle fasse sentir que loin d'être trompeurs, ils sont comme le Verbe divin—ils pointent vers ce qu'il y a de plus essentiel et doivent donc être pris au pied—mieux, au risque de la lettre. Donc, catholique au milieu du Sud fondamentaliste qui nous est familier aujourd'hui, O'Connor ne se vit pas comme membre d'une minorité opprimée: en fait, le catholicisme très augustinien dont elle a hérité ne lui paraît pas fondamentalement différent du protestantisme. Dans une lettre à une religieuse, Soeur Mariella Gable (4 mai 1963), elle explique que les catholiques qu'on rencontre ont généralement une foi assez superficielle, parce que ceux dont la foi est vraiment intense vont dans les couvents et disparaissent de la circulation, alors que les protestants n'ont nulle part où aller et se font remarquer. Bref, conclut-elle, « je suis tous les jours davantage frappée de tout le catholicisme que les fondamentalistes protestants ont pu préserver. D'un point de vue théologique nos différences avec eux sont sur la nature de l'Eglise, non sur la nature de Dieu et de nos

---

<sup>1</sup> Publication : « Une pascalienne catholique dans le Sud protestant : Flannery O'Connor et la pureté naturelle », in Bertrand VAN RUYMBEKE, ed. *Réforme et Révolutions, Hommage à Bernard Cottret*, Paris, Les Editions de Paris, 2012. 217-226.

obligations à son égard ». <sup>2</sup>

O'Connor n'aurait probablement pas récusé ce qualificatif de pascalienne que je lui accorde, car c'était un de ces penseurs religieux français dont elle était pénétrée, avec Malebranche, Maritain, et plus tard Teilhard de Chardin. Certes, la question des influences intellectuelles qui marquent l'œuvre d'un écrivain est délicate: c'est souvent en lisant à contre-sens leurs prédécesseurs que les écrivains ou essayistes forgent leur pensée originale et découvrent leur génie. Pascal est par exemple peu mentionné dans la correspondance de O'Connor, et l'une des deux occurrences qui figurent dans sa correspondance choisie, *l'Habitude d'être*, le distingue de l'influence du jansénisme: « J'aime Pascal mais je pense que l'influence du jansénisme n'est pas saine pour l'Eglise. Les Irlandais y ont été beaucoup exposés parce que tous les prêtres jansénistes ont été expulsés de France à l'époque de la Révolution et se sont réfugiés en Irlande. Evénement malheureux à mon avis. (...) Le jansénisme ne provoque pas tant l'amour de Dieu que l'amour de l'ascétisme. » <sup>3</sup>

## les gens simples

Alors que Agee exhortait la génération précédente à louer les « grands hommes » qu'il rencontrait pieds nus dans la moindre cabane en planches grossières, abrutis par la malaria ou le ver solitaire, O'Connor, désabusée, avertissait dès la couverture et la première nouvelle de son premier recueil de nouvelles que « les braves gens ne courent pas les rues. » Les nouvelles d'O'Connor sont pleines de ces braves gens, de gens simples, qui inspirent la confiance. De façon caractéristique, des gens humbles apparaissent au début de plusieurs nouvelles comme le Christ aux Pèlerins d'Emmaüs, mais les pèlerins d'O'Connor les identifient avec zèle comme des personnes de confiance *ès qualité*. Dans « Braves gens de la campagne », une propriétaire terrienne ne peut s'empêcher de s'exclamer, à l'arrivée d'un petit colporteur au parler peu élaboré, que les gens comme lui sont « le sel de la terre ».

Le héros du premier roman de Flannery O'Connor, *La Sagesse dans le Sang*, est un de ces hommes simples, Hazel Motes, fils d'un de ces prédicateurs du Sud et bien décidé à se rebeller contre l'héritage religieux de son père, même s'il a toujours su qu'il ne pourrait pas échapper au destin familial et ne pas devenir pasteur. Élevé toute sa vie dans la religion, Hazel ne pense qu'à s'en libérer à la mort de son père. Mais si Dieu est venu sur Terre pour racheter les péchés des hommes, la seule façon de se soustraire à Lui sera de lui nier cette fonction, en se soustrayant lui-même au péché. L'athéisme par la sainteté, en somme:

Il avait déjà en lui la sombre conviction, profonde, inexprimée, que le seul moyen d'éviter Jésus était d'éviter le péché. Dès l'âge de douze ans, il savait que lui-même prêcherait un jour. Plus tard, il voyait Jésus passer d'arbre en arbre en arrière-fond de sa pensée, silhouette loqueteuse et sauvagement qui, d'un signe, lui disait de se retourner, de s'enfoncer dans les ténèbres où il ne saurait pas exactement où il mettrait les pieds, où il pourrait marcher sur l'eau sans s'en douter, et puis s'en rendre compte tout d'un coup et s'y noyer. <sup>4</sup>

Pour échapper à l'envoûtement spectral du Christ, il faudrait donc éviter de lui donner cause à rédemption. Plus facile à dire qu'à faire, mais au moins Hazel va le dire. Il commence sa prédication (ch.6) pour l'Eglise Sans Christ: « Je suis

---

2 Flannery O'Connor, *The Habit of Being*, ed. Sally Fitzgerald (Farrar, Straus & Giroux, 1978), 316-318, ma traduction.

3 *Habit of Being*, 304, ma traduction.

4 Flannery O'Connor, *La Sagesse dans le Sang...* Biblos, Gallimard, 1991, 25. Traduction modifiée. Les paginations de toutes les références ultérieures aux œuvres de Flannery O'Connor sont à ce volume qui reprend l'essentiel de son œuvre.

membre et pasteur de cette église où les aveugles ne voient pas, où les paralytiques ne marchent pas et où ce qui est mort reste mort. Demandez-moi ce que c'est que cette église et je vous dirai que c'est une église que le sang de Jésus ne vient pas souiller de sa rédemption. » (p. 84)

Hazel Motes représente un fantasme de retour à un état de nature pré-lapsarien où Dieu ne serait pas nécessaire parce que le mal n'existerait pas. Bien des personnages d'O'Connor, sans pousser le paradoxe jusqu'à faire de l'athéisme une forme purifiée de religion, se conduisent comme si Dieu était une question embarrassante qu'ils pouvaient éviter de se poser, étant eux-mêmes dotés de perfection. C'est l'environnement naturel—le paysage, les animaux—qui vont être le véhicule d'une révélation aussi brutale qu'inattendue. Il est en effet difficile d'aborder la question de l'homme naturel chez O'Connor sans poser la question de l'environnement naturel. Création divine, la nature constitue le milieu humain, s'impose à l'homme dans ses œuvres. C'est par elle que l'incarnation—l'essence du mystère de la foi pour O'Connor—vient par effraction à la conscience.

Dans « Les Temples du Saint Esprit », l'idée de l'incarnation est d'abord introduite sur le mode de la dérision: deux adolescentes pensionnaires d'une institution catholique s'y moquent des mises en garde qui leur ont été adressées au couvent pour le cas où un jeune homme « se comportait avec elles de façon indécente sur la banquette arrière d'une automobile. » Dans un tel cas, leur ont expliqué les bonnes sœurs, il leur suffirait de proclamer, haut et clair, pour mettre un terme à ces agissements: « Arrêtez, monsieur! Je suis un temple du Saint-Esprit! »<sup>5</sup> Foi dans la valeur performative de la parole, inséparable d'une naïve confiance dans son univocité. Les gamines n'ont que faire du message, mais c'est à leur jeune cousine, fascinée par les grandes filles, que vient la révélation, et Dieu se manifeste dans et par la nature: comme c'est souvent le cas dans l'œuvre de Flannery O'Connor, les dernières lignes de la nouvelle en sont la clé:

[La petite] tourna son visage poupin vers la vitre, et suivit des yeux une étendue de prairie qui montait et descendait, d'un vert de plus en plus intense jusqu'à toucher la lisière obscure d'un bois. L'énorme boule du soleil ressemblait à une hostie ensanglantée à l'élévation et, quand il disparut, il laissa dans le ciel une longue traînée, telle une route de glaise rouge suspendue au-dessus des arbres. (265; traduction modifiée)

De la prairie à la ligne sombre des arbres, toute la spatialisation du paysage s'accorde à mettre en scène de façon dynamique l'apparition de l'hostie où le verbe se fait chair.

Les exemples de l'incarnation de la présence divine dans la nature sont beaucoup trop nombreux pour être tous donnés ici: on se contentera d'en dégager quelques points principaux: la manifestation du numineux dans le ciel, et particulièrement à travers le symbole de la lumière solaire; la présence d'une ligne de bois sombres, menaçants, symbole à la fois des limitations de l'être humain et de ses terreurs—on aura noté plus haut la métaphore du Christ comme figure spectrale se mouvant dans les branchages d'un bosquet.

Il y a quelque chose de la tradition américaine du transcendantalisme dans la façon dont l'environnement naturel s'impose comme signe de Dieu que l'homme peine à voir. Dans la longue nouvelle « La Personne déplacée », Flannery O'Connor utilise le symbolisme assez lourd, il faut bien le dire, de la queue du paon—on sait qu'elle même élevait des quantités de ces volatiles sur la ferme de sa mère. L'histoire est située juste après la fin de la seconde guerre mondiale et le prêtre catholique qui a démarché la protestante Mrs McIntyre pour la convaincre d'accueillir sur son exploitation

---

5 Flannery O'Connor, *Les Braves gens ne courent pas les rues* (traduction Henri Morisset), in *La Sagesse dans le Sang...* Biblos, Gallimard, 1991, 254.

agricole un famille de Polonais déplacés est fasciné par les paons qu'il voit chez elle:

Le prêtre détourna son regard vers les paons. Ils étaient arrivés au milieu de la pelouse. Le mâle s'arrêta longuement, rejetant en arrière son col incurvé, il dressa sa queue et la déploya en une cascade de frémissements chatoyants. Des rangs superposés de petits soleils rebondis flottèrent au-dessus de sa tête dans une brume verte et dorée. Le prêtre était en extase, bouche bée. Mrs McIntyre se dit qu'elle n'avait jamais vu un vieillard aussi stupide. [...] Toute son attention était concentrée sur le paon, qui maintenant reculait à pas menus, la tête rejetée contre sa queue déployée. « La Transfiguration », murmura le prêtre. (p. 395-396)

Le prêtre a ainsi l'intuition que le Polonais déplacé est un signe de Dieu; quand Mrs McIntyre finit par se plaindre de lui parce que, inconscient de l'ordre sudiste marqué par la ségrégation, il donne aux Noirs des aspirations irréalistes, et qu'elle conclut qu'il aurait mieux fait de rester chez lui, le prêtre dit distraitemment « Il est venu pour nous racheter ». Le prêtre pense au Transfiguré, mais Mrs McIntyre ne peut que comprendre qu'il la contredit sur le Polonais; quant au lecteur, initié aux deux points de vues, il perçoit le symbolisme christique de la personne déplacée : c'est ainsi parce qu'elle est ambiguë que la parole se fait signe du divin.

Cet épisode est à comparer avec une autre rencontre du paon qui intervient antérieurement dans le déroulement de la nouvelle. Il s'agit de Mrs Shortley, une employée de Mrs McIntyre pleine de mépris pour l'étranger, et qui est souvent accompagnée par l'un de ces fameux paons, au symbolisme transcendantal desquels elle est elle-même totalement insensible. Comme son nom le suggère en anglais, Mrs Shortley a en effet la vue remarquablement courte:

Elle s'attarda un peu à réfléchi, les yeux fixés, sans la voir, sur la queue du paon devant elle. Il s'était perché dans l'arbre et son immense queue retombait en face d'elle, constellée d'ardentes planètes avec des yeux dont chacun était cerclé de vert et se détachait sur un soleil changeant à chaque éclair de lumière, tantôt doré, tantôt rose saumon. Devant Mrs Shortley s'étalait une carte de l'univers, mais elle n'y prêta pas plus d'attention qu'aux taches d'azur qui craquelèrent le vert sombre de l'arbre. Elle était toute à sa vision intérieure. Elle voyait dix millions de milliards de ces gens qui se frayaient un chemin jusqu'en Amérique, tandis qu'elle, muée en ange géant avec des ailes vastes comme une maison, disait aux nègres qu'il leur faudrait déménager d'ici. (p. 364)

On le voit: chez O'Connor, en dehors des prêtres qui sont à même d'avoir l'intuition de Dieu dans la nature, ce qui d'ailleurs ne les mène pas forcément très loin, la nature humaine laissée à elle-même est dramatiquement aveugle à la présence de Dieu. Celle-ci se donne par effraction, de sorte que l'épiphanie divine est une violence physique, presque toujours fatale, comme une crise cardiaque—O'Connor joue dans deux nouvelles avec la polysémie du mot anglais *stroke*. C'est justement ce qui va arriver à Mrs Shortley:

Soudain, tandis qu'elle regardait, le ciel se scinda en deux pans, comme un rideau de théâtre, et une silhouette gigantesque lui fit face. Elle était de la couleur or pâle du soleil en début d'après-midi. Elle n'avait aucune forme définie, mais elle y distingua des roues de feu incrustées d'yeux noirs et farouches, qui tournaient follement autour de la silhouette. Elle ne pouvait dire si cette silhouette avançait ou reculait tant sa splendeur était grande. Elle ferma les yeux pour la mieux regarder, et la forme devint rouge sang, et les roues devinrent blanches. Une voix retentissante ne clama que ce mot: « Prophétie! » (p. 377)

Vision ou hallucination? Mrs Shortley interprète en tous cas le message en comprenant qu'il lui faut partir. C'est dans la vieille voiture surchargée de bagages qu'elle est terrassée par une crise, trois pages plus loin.

A première vue la conception de Flannery O'Connor semble rejoindre une dichotomie américaine traditionnelle: la

nature est un don de Dieu, le *codex naturae* où l'homme peut lire les merveilles de la création, tandis que la ville, ce « gouffre de l'espèce humaine » dénoncé par Rousseau, héritière des cités corrompues du vieux monde et où arrivent d'ailleurs la lie immigrée et non anglophone, est le théâtre des corruptions dont est entachée la nature humaine. C'est bien ainsi que Mrs Shortley considérait les réfugiés polonais, venus de cette Europe où ont été filmées ces piles de cadavres disloqués qu'elle a vus aux actualités cinématographiques. « En considérant la façon dont O'Connor présente ses paysages, remarque un critique, beaucoup ont fait remarqué à quel point le contraste est abrupt entre la nature et la nature humaine, qui est marquée et troublée par le péché. Au-delà de ce procédé rhétorique commun, l'utilisation que O'Connor fait de l'architecture et de l'espace peut soutenir sa vision catholique du péché et de la grâce, ou ne pas le faire »<sup>6</sup> Pour les personnages de O'Connor, marqués par les préjugés américains, l'homme des villes est suspect; l'homme des champs bénéficie d'un préjugé d'autant plus favorable qu'il ne porte pas de trace d'instruction forcément urbaine.

Je veux me pencher maintenant sur deux nouvelles qui mettent en question l'innocence de l'enfance.

«Un cercle dans le feu » est une de ces nouvelles qui met en scène une propriétaire terrienne du Sud, un personnage pas très éloignée de la Scarlett O'Hara d'après-guerre, qui s'appelle Mrs Cope, nom qui suggère en anglais qu'elle sait faire face aux défis de la vie. Optimiste, elle soutient comme les pharisiens de l'évangile que tout le monde devrait passer son temps en actions de grâce: « elle entreprit de montrer à la petite toute la reconnaissance qu'elles devaient au Ciel: elles auraient pu être obligées de vivre dans une cité ouvrière; elles auraient pu être enfermées dans un poumon d'acier, être des négresses, ou des Européens entassés comme des bestiaux dans des wagons de marchandises » (311). En même temps, elle considère avec beaucoup d'inquiétude le cercle de bois qui est l'horizon de son domaine: et si, desséché par le soleil qui rougeoit tous les soirs en se couchant jute derrière, ces bois prenaient feu? En attendant, voici qu'arrivent trois jeunes gens de la ville, l'un d'eux étant le fils d'un de ses anciens métayers qui a amené ses camarades au vert paradis de son enfance. Très angoissée que ces garnements ne mettent le feu à quelque chose avec leurs cigarettes, Mrs Cope ne se départit pas de sa bienveillance de principe et les considère délibérément comme des gentlemen. Powell et ses camarades multiplient les bêtises, à monter à cru les chevaux qu'on leur a interdit de monter, à détacher la barrière du taureau, à se baigner dans l'abreuvoir, mais quand le métayer leur rappelle encore que Mrs Cope leur interdit d'aller fumer dans ses bois, il répond sans hésiter que c'est Dieu qui est le propriétaire de ces bois, et aussi d'elle-même. Loin de représenter l'innocence de l'enfance, les garnements sont la révélation d'un mal gratuit, impossible à contenir par les gens de bien, et en même temps de la place de Dieu. Comme le lecteur pouvait s'y attendre, les sauvageons finissent par mettre délibérément le feu aux bois. Mrs Cope est débarrassée de son angélisme, et sa fille voit sur son visage quelque chose de nouveau: « sur ce visage, c'était une angoisse très ancienne qui eût pu appartenir, semblait-il, à tout homme, à un nègre, un Européen, et à Powell lui-même. » Dans les bois, les prophètes du malheur et de la condition humaine rappellent les martyrs juifs que Nabuchodonosor précipita dans la fournaise dans le livre de Daniel<sup>7</sup>: « elle perçut quelques cris de joie lointains, comme si les prophètes dansaient au cœur de la fournaise, dans le cercle que l'ange avait dressé pour eux. » (315)

« Les boiteux entrèrent les premiers » est une nouvelle plus tardive. Le cadre est urbain, et l'adulte est cette fois un de

---

6 « In viewing O'Connor's arrangements of landscapes, many have observed how nature starkly contrasts with *human* nature that is marred and disordered by sin. Beyond this common rhetorical device, O'Connor's architectural and spatial references may or may not support her Catholic view of sin and grace. » Clark M. Brittain, "The Architecture of Redemption: Spatiality in the Short Stories of Flannery O'Connor", *The Journal of Southern Religion*, 4 (2001). En ligne: <http://jsr.as.wvu.edu/2001/brittainart.htm> . Ma traduction.

7 Daniel 3: 13-30.

ces responsables sociaux comme on en trouve dans les villes nouvelles ou les « quartiers », selon l'euphémisme actuel, d'où provenaient les racailles de la nouvelle précédente. Officiellement, il est directeur municipal des sports et des loisirs. C'est un intellectuel athée doté d'un idéalisme quelque peu rousseauiste. Son nom, Sheppard, évoque néanmoins le bon pasteur de la parabole. Négligeant son fils, qui fait seul face à l'absence de sa mère morte hors du foyer, Sheppard, voue d'ailleurs tout son temps et son affection à ramener la brebis égarée que son nom le prédestinait à chercher. La brebis, c'est Rufus Johnson, un garnement qui a d'autant mieux suscité sa pitié qu'il est boiteux. Sheppard écrase son fils Norton de culpabilité face au pauvre petit boiteux. Pour lui, le dossier de Rufus est un cas d'école: « dégradations absurdes, bris de fenêtres, poubelles incendiées, pneus tailladés, le genre de délits que commettent les garçons trop brutalement transplantés de la campagne à la ville. » (p. 742-743) Mais le gamin a un QI de 140. Et quand Sheppard a vu le pied bot, il a tout compris: la violence, c'était la compensation de l'infirmité, rien de plus. Il suffit de lui faire confiance et tout va rentrer dans l'ordre, ce qui naturellement ne se passe pas sans accros. Nombreux. Johnson se fait même arrêter pour tentative de cambriolage, mais Sheppard en fait une affaire personnelle: il va le sauver de son milieu et de son passé, qu'il le veuille ou non, parce que le bien triomphe. Johnson a, comme les gamins de Mrs Cope, une réplique cinglante: « Sauve-toi toi-même, glapit-il. Personne ne peut me sauver, que Jésus. » Mais l'athéisme de Sheppard est militant: « j'ai extirpé ça de ton cerveau à la maison de redressement. Au moins je t'ai sauvé de ça! » (p. 773) Johnson, même s'il fait le mal, a la foi, et il prend un malin plaisir à initier Norton à la Bible. C'est dans une confrontation finale qu'il lance sur un ton de défi la réplique titre: « les boiteux entreront les premiers. » Sheppard reste seul, anéanti, mais plein de bonne conscience: « Je n'ai rien à me reprocher », se répète-t-il. « J'ai fait plus pour lui que pour mon propre enfant. » (p. 781), et soudain cette excuse se retourne et l'accuse, un de ces retournements à la O'Connor où la violence du Verbe apparaît toute nue. Mais il est trop tard pour serrer le petit Norton dans ses bras: il s'est pendu dans le grenier.

Dans « Mon Mal vient de plus loin », on trouve un autre avatar de l'intellectuel athée: ici, c'est un hypocondriaque qui revient se faire soigner auprès de sa maman dans le Sud, bien qu'il ait justement subi l'influence corruptrice de la ville. Il revient dans le Sud bien décidé à afficher son impartial intérêt militant pour la condition des Noirs. En revanche, revenu de tout, il est décidé à considérer avec le mépris qui convient aux gens d'esprit la religion primitive de ces contrées reculées, bien différente de l'esprit subtil des brillants Jésuites fréquentés dans le nord. C'est un prêtre irlandais au catéchisme massif et sans ambiguïté qui l'entend en confession et lui assène sa vérité: « c'est un gars qui a un bon fond, mais qui est complètement ignorant. » Révélation qui va faire son chemin jusqu'à la dernière page, où un paysage de rédemption apparaît sous ses yeux et où il est sensible à l'implacable descente sur lui du Saint Esprit.

J'en termine en revenant à la nouvelle la plus tardive du premier recueil, « Braves gens de la campagne ».

L'intellectuelle arrogante est ici une demoiselle célibataire, infirme (elle a une jambe artificielle) qui vit avec sa mère— l'aspect autobiographique est évident. Hulga a fait des études qui lui permettent de considérer tous les bouseux du Sud avec le mépris qu'ils méritent, mais elle tombe malgré tout sous le charme d'un vendeur de Bibles de passage, un de ces gens simples qui sont le sel de la Terre. A malin, malin et demi: le brave vendeur de Bible se révèle être un filou fétichiste, qui a tôt fait de lui faire démonter sa jambe artificielle quand il se trouve seul avec elle et de s'enfuir avec sa valise pleine de fausses Bibles qui cachent du whisky et des préservatifs. Sans se douter de rien, la mère, au nom optimiste de Mrs Hopewell, confie à son employée: « On dirait que c'est le garçon si gentil et si ennuyeux qui a essayé de me vendre une bible hier (...). Il était si naïf, mais je crois que le monde ne s'en porterait que mieux si nous étions tous naïfs comme ce jeune homme. » L'autre femme a le dernier mot: « Y en a qui peuvent pas arriver à être naïf comme ça. Moi, j'sais bien que j'ai jamais pu. » (p. 356)

Commentaire, évidemment, du titre général du recueil: les braves gens ne courent pas les rues. Pour O'Connor, la Chute de l'homme dans le Péché est un donné de la condition humaine, et l'une des meilleures ruses du Diable est de faire croire qu'il n'existe pas, que ses effets peuvent être réduits à un faisceau de causalités naturalistes. C'est aux tièdes, même s'ils sont justes, à ceux qui ignorent le plus cette condition humaine que la grâce de la révélation est réservée, sous la forme de la révélation du mystère de l'incarnation.

Pour Flannery O'Connor, la pureté ne fait pas partie de la nature humaine, et l'histoire tragique du Sud donne à ses écrivains la chance d'être sensible au message des Ecritures : il existe chez eux selon elle (et certainement chez elle) une méfiance à l'égard de l'abstraction, un sentiment de dépendance humaine vis-à-vis de la Grâce de Dieu, une conscience que le mal n'est pas seulement un problème à résoudre, mais un mystère qui est soumis à l'homme. Le mal permet à une humanité myope, enivrée d'idéalisme et de bonnes actions, d'entrevoir que la Grâce divine est incontournable : seul celui qui a perçu le péché dans toute sa profondeur peut concevoir ce qu'il lui doit, comme s'il y avait une profondeur ontologique au péché.